

Y a-t-il une idée dans la musique ?

Voici quelques années, invité par France-Musique à décrire, au cours d'une quarantaine d'émissions, avec illustrations musicales à l'appui, le rôle que la musique avait dans ma vie d'écrivain et d'éditeur, je suis venu un soir au micro avec une question que l'on pouvait croire inspirée par un film de divertissement qui plongeait alors le public de certaines salles de cinéma dans une douce hilarité : *Y a-t-il un pilote dans l'avion ?* Je venais de voir et d'entendre quelques-unes des interventions de Gilles Deleuze, interrogé par Claire Parnet pour un *Abécédair*e philosophique. Et je me souvenais que, dans son incessante tentative de faire passer la philosophie au-delà du cercle des philosophes, Deleuze ne manquait jamais de rappeler la vanité de fabriquer des concepts sans avoir, au préalable, défini le problème qui en justifiait la formulation. Et je pris ainsi le parti de formuler l'interrogation qui n'avait cessé d'errer dans mon esprit et que je présentai donc de manière irrévérencieuse : y a-t-il une idée dans la musique ?

Certes, me disais-je, il y a de l'idée, et même des milliers d'idées qui foisonnent dans la musique. Mais sous quelle forme s'énoncent-elles ou apparaissent-elles, comment s'expriment-elles sans le recours au langage, dans les innombrables cas où la musique n'accompagne pas celui-ci ? Pour illustrer la question, je fis entendre l'*andante* du *Concerto pour piano n° 21 en ut majeur* de Mozart avec Andrea Schiff au clavier et Sandor Vegh à la tête de la Camerata Academica du Mozarteum de Salzbourg. Et même s'il me semblait qu'après cela le silence eût mieux convenu que le commentaire, j'en vins à parler de cet irrésistible déroulement qu'on ne peut entendre sans ressentir en soi la levée d'innombrables désirs, toujours aussi informulés mais tellement riches des absences et des manques qui les fondent. Cette musique, soulevant des émotions multiples, les convoquant avec force et tumulte, ne faisait-elle pas aussi surgir un cortège d'idées... Oui, mais quelles idées ? Quelles idées qui n'étaient pas en nous déjà tapies sous la forme de souvenirs constitués par des auditions successives et comparées, par des analyses lues ou entendues, par des certitudes élémentaires (Mozart, ah Mozart...), par nos apprentissages, par des personnes qui nous avaient fait connaître les œuvres et par d'autres en compagnie desquelles nous les avons entendues, par des images qui s'y étaient associées – en l'occurrence, celles de l'inoubliable *Elvira Madigan*, du cinéaste Bo Widerberg, auquel l'*andante* de Mozart avait fait un troublant accompagnement ?

Je fis alors entendre un fragment d'un tout autre genre où des mots accompagnaient les notes : un motet pour contralto d'Alessandro Scarlatti (le père du fameux Domenico) – *Infirmata, vulnerata* –, avec Gérard Lesne et Il Seminario Musicale. *Sans force, blessée, / elle succombe au pur amour, / et, consumée*

d'une ardeur dévorante, / elle languit, l'âme bienheureuse... chantait Gérard Lesne, avec une gravité de lamentation. Ainsi, à supposer que l'on se fût instruit avant d'écouter, ou que l'on sût le latin, on apprenait que l'on était là dans l'exposition du "pur amour" que Fénelon, dans le même temps qu'Alessandro Scarlatti – fin du XVII^e siècle –, dans ses *Œuvres spirituelles*, au chapitre des "Instructions et avis sur divers points de la morale et de la perfection chrétienne", développait avec sa conviction de quiétiste persuadé de la primauté d'une religion présente au cœur. On pouvait sans doute, sans jamais rencontrer Scarlatti, lire Fénelon et avoir une idée de ce quiétisme dont Bossuet avait flairé la dérive sensuelle, mais on ne pouvait pas entendre Scarlatti et, n'ayant pas lu Fénelon, avoir conscience de ces choses, sinon par de confuses intuitions. Par contre, si l'on avait étudié Fénelon, ou appris sur lui, alors, chaque fois que l'on entendrait le motet de Scarlatti, nous viendrait le sentiment que ce fragment était porteur des idées qu'il aurait, en vérité, ressuscitées en nous. J'en venais ainsi à postuler que la musique était peut-être moins titulaire ou créatrice d'idées qu'elle n'était source d'associations incontrôlables (et l'on sait de quelles audaces est capable une réflexion impulsive ou incontrôlée). Oui, me disais-je, la musique est créatrice d'idéation, elle est cause de la formation et de la succession des idées, elle offre l'espace nécessaire à la pensée et elle stimule les associations...

C'était le moment de se dire aussi, en passant, que notre résistance à des formes musicales nouvelles venait peut-être d'une absence d'associations coutumières plus que d'un sursaut de notre misonéisme naturel. J'en vins donc, par un sacré bond dans le temps, à un troisième fragment pris dans *Stimmung* de Karlheinz Stockhausen, avec le Collegium Vocale de Cologne, sous la direction de Wolfgang Fromme. Pour faire ce choix, je m'étais souvenu que, dans les années soixante, j'avais autour de moi une équipe de graphistes et de rédacteurs que je réunissais de temps à autre pour parler des tendances de l'esthétique contemporaine. Un jour, je leur avais fait entendre ce *Stimmung*. Si je me souviens bien, on l'avait écouté deux ou trois fois de suite sans le commenter. Puis l'idée m'était venue de proposer à ces jeunes gens de composer quelque chose de leur cru, qui serait inspiré par l'écoute que nous venions d'avoir. A la réunion suivante, les uns m'avaient lu des textes dont je n'ai pas gardé le souvenir, d'autres m'avaient montré des dessins que je ne revois pas. Mais, en revanche, je me souviens que les deux derniers proposèrent que l'on se transportât au grenier du manoir que nous occupions. Et là nous découvrîmes un labyrinthe qu'ils avaient constitué en accrochant à la charpente du toit, côte à côte, des rouleaux de papier. Les différentes hauteurs auxquelles ils avaient arrêté le déroulement du papier ména-

A LIRE / A ÉCOUTER

- *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, 3 cassettes VHS, distr. Film, 1998.
- Brice Parain, *Entretiens avec Bernard Pingaud*, Gallimard, 1966.
- Mozart, *Concerto pour piano n° 21 en ut majeur*, Andrea Schiff, Camera Academica du Mozarteum de Salzbourg, dir. Sandor Vegh. (DECCA 448 140-2 - CD 6)
- Alessandro Scarlatti, *Motet pour contralto, cordes et continuo*, Gérard Lesne et Il Seminario Musicale. (VC 5 45103)
- Karlheinz Stockhausen, *Stimmung*, Collegium Vocale de Cologne, dir. Wolfgang Fromme. (DG 2543 003)
- Schubert, *Quatuor n° 14 en ré mineur. La Jeune Fille et la mort*, quatuor Alban Berg. (EMI CDC 7 47333 2)
- Mozart, *Messe en ut mineur, K. 427*, chœurs de la Chapelle royale et du Collegium Vocale, orchestre des Champs-Élysées, dir. Philippe Herreweghe. (HMC SP 033)

geaient dans cette construction d'une extrême légèreté un passage compliqué que nous avons suivi, courbés, la tête basse. Au sortir du labyrinthe, l'un des garçons nous expliqua que c'était pour eux le seul moyen de dire, à propos de *Stimmung*, ce que les mots étaient, à leurs yeux, incapables de dire. Je fus reconduit par cette observation à une phrase qui m'avait fait infiniment et indéfiniment réfléchir, phrase par laquelle Bernard Pingaud résumait le sens des entretiens sur le langage qu'il avait eus avec Brice Parain : "Puisque les mots ne disent pas ce que je suis, j'essaierai d'être ce que je dis." A cette tentative, à cette humilité nous invitait peut-être la musique...

Alors, retournant au passé, je fis entendre le *scherzo* de *La Jeune fille et la mort* de Schubert par le quatuor Alban Berg. Tout ne se passait-il pas, demandais-je, comme si, malgré le bonheur immédiat, nous cherchions, dans les accents et les détours de l'œuvre, à débusquer une vérité, indéfinie mais impérieuse ? La musique, et celle de Schubert en particulier, si elle provoquait l'émergence de préoccupations formulées en d'autres circonstances et parfois assoupies dans l'arrière-boutique de la mémoire, avait donc un rôle de médiatrice.

Pour terminer cette excursion, j'avais choisi de faire entendre le "*Qui tollis*" de la *Messe en ut mineur* de Mozart avec les chœurs de la Chapelle royale et du Collegium Vocale, et l'orchestre des Champs-Élysées, sous la direction de Philippe Herreweghe. Ce que j'aimais dans ce "*Qui tollis*", c'était la vision qu'il donne d'un monde en continuel équilibre entre la foi et le désespoir, entre la question incertaine et la réponse entrevue. Et c'est peut-être là, avançais-je, qu'elle se manifestait, la souveraineté de Mozart : dans cette géniale subordination de l'esthétique musicale à l'angoisse métaphysique. Si géniale même que, très vite, la dimension esthétique produit un sens qui transcende l'angoisse et permet d'accéder à une forme de plénitude dans la jouissance alors même qu'on est au bord de l'abîme... "La voix même qui surgit de l'abîme le plus enfoui des choses", disait Nietzsche.

Et puisque, après Deleuze, j'en appelais à Nietzsche, je me suis souvenu qu'il expliquait la naissance de la musique par le fait que sa nature avait mis l'homme "sur la voie de l'invention du plaisir". C'était à mon sens la meilleure réponse à la question initiale sur la présence d'idée dans la musique. Pardi, le plaisir !